

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 23 JANVIER, 1879.

No. 22.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Suite et Fin.

“ Oui, monsieur. ” Et celle-ci, toute tremblante, s'avance vers le messager.

La pâleur du nouveau venu, son émotion, la remplissent d'une inquiétude cruelle.

“ Votre fils, madame, vous prie de venir le voir immédiatement; il est gravement blessé, peut-être n'en reviendra-t-il pas.

— Blessé ! Comment ? à quel sujet ? dites, dites vite.

— En vérité, madame, c'est ce que je ne saurais vous dire. Je suis parti à la hâte. Tout ce que je sais, c'est qu'on lui a tiré un coup de pistolet, et qu'il est maintenant dans un état désespéré à l'hôtel, près du quai, en face de New-York.

— Comment s'est terminé le jugement, savez-vous ?

— Je n'en sais absolument rien, madame ! ”

La main de Dieu s'appesantissait sur elle. Mme Edwards baissa la tête, regarda ses deux enfants qui se jetèrent en pleurant dans ses bras.

“ Mon Dieu ! dit-elle, que ta sainte volonté soit faite ! ”

Les sanglots de ses enfants lui répondirent. Quelques moments après, une voiture les emportait rapidement vers New-York.

M. Wharton, accompagné de Théodore, fut bientôt rendu chez M. Hunt; une voiture était à la porte: on se préparait évidemment au départ.

À l'arrivée de M. Wharton, Sarah s'élança vers lui.

“ Oh ! monsieur Wharton ! James ! James ! ” Et elle tomba presque dans ses bras; les sanglots étouffaient sa voix.

M. Augustus Hunt s'approcha de M. Wharton et lui fit part de la fatale nouvelle.

“ O mon Dieu ! mon Dieu ! ” Et se penchant avec affection sur Sarah qu'il embrassa: “ Du calme, mon enfant; ce dernier malheur n'est pas plus grand que le premier. Mieux vaut perdre notre cher James que de le voir couvert d'opprobre et de honte, chassé d'une société qui le renie; mieux vaut la mort qu'une vie ignominieuse; mais hâtons-nous de l'aller voir.

— Mon cher oncle, il faut que j'aille avec vous: vous ne me refuserez pas, n'est-ce pas ?

— Non, ma chère enfant. ”

Ils furent bientôt sur le quai; la nuit était épaisse, et l'on n'entendait au loin que le craquement des mâtures et le murmure de la vague. Ils s'embarquèrent. Pas un mot ne fut dit durant la traversée.

Ils arrivèrent à l'hôtel.

“ Le jeune homme vit-il encore ?

— Oui. ”

Le chirurgien qui les accompagnait se dirigea aussitôt vers la chambre où James avait été déposé.

M. Wharton, M. Augustus Hunt, Sarah et Théodore restèrent dans la salle attendant avec impatience son retour.

Enfin on entendit le bruit de ses pas dans le couloir. Tous les regards s'interrogèrent: son visage n'exprimait aucune émotion.

“ Il l'a échappé belle ! dit le chirurgien.

— Alors vous pensez qu'il peut en revenir, n'est-ce pas, docteur ? dit M. Wharton, en s'avançant vers lui.

— Oui, monsieur, il en reviendra, mais il a grand besoin de repos: il a perdu beaucoup de sang. ”

M. Wharton et Sarah furent les premiers admis dans la chambre du malade.

Le domestique leur ouvrit la porte. Ils s'approchèrent du lit sur lequel James était étendu sans mouvement: la pâleur de la mort était répandue sur son visage. Il leva les yeux vers Sarah et sourit. Elle se pencha sur lui, baisa son beau front, et lui dit à l'oreille :

“ Je resterai près de vous, James. ”

Selon toute probabilité, Mme Edwards et ses filles arriveraient le lendemain vers neuf heures. M. Wharton résolut de partir de très-bonne heure le matin pour se trouver à leur rencontre, et les délivrer de l'inquiétude mortelle où elles devaient être.

Il faisait un temps magnifique; le soleil dorait à l'horizon le sommet des collines, et pas un nuage ne troublait la pureté du ciel. James ayant passé une bonne nuit: il n'y avait plus de danger pour sa vie. Plein d'espoir et de joie, M. Wharton avait retrouvé la vigueur de sa jeunesse, et il eut bientôt parcouru les cinq milles qui le séparaient de la taverne où il devait

attendre l'arrivée de Mme Edwards et de ses filles.

Bientôt le bruit d'une voiture se dirigeant rapidement du côté de la taverne, lui annonça leur approche.

Il s'avança sur la route et fit signe au cocher d'arrêter. Sa contenance joyeuse remit l'espoir dans leurs cœurs.

“ Oh ! monsieur Wharton, monsieur Wharton ! vit-il encore ?

— Oui, madame, et sa vie n'est plus en danger, je l'espère. Remerciez Dieu, madame, car son nom est aujourd'hui purifié de toute souillure, et son corps sera bientôt guéri des blessures qu'il a reçues. ”

Des larmes de joie coulaient des yeux de cette bonne mère; toutes trois restaient muettes d'étonnement et de bonheur.

Ils se dirigèrent rapidement vers l'hôtel.

Sarah les attendait, le sourire sur les lèvres.

Mary se précipita à sa rencontre.

“ Vous êtes Sarah ?

— Et vous, Mary ? ”

Et elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

“ Ma chère enfant, dit Mme Edwards en serrant l'heureuse jeune fille contre son cœur, que Dieu vous récompense de votre noble conduite à l'égard de mon cher James ! ”

XXIII.

Quelques mois après ces événements, dans le courant de mai 18...., on faisait à New-York de grandes réparations à une maison que nous connaissons déjà. Des ouvriers de toutes sortes étaient occupés à l'intérieur, et un homme d'un certain âge allait et venait de tous côtés, donnant des ordres, arrangeant les meubles, disposant tout avec soin, sans cesser un seul instant de sourire.

Au dedans, au dehors, des domestiques des deux sexes frottaient, balayaient, lavaient, époussetaient à qui mieux mieux, et des chants joyeux résonnaient par toute la maison.

Qui ne chanterait au mois de mai, dans ce mois des feuilles et des fleurs, où tout nous sourit dans la nature, où chaque rayon de soleil éveille en nous je ne sais quelle gaieté qui rit, murmure et chante.

Mais les braves gens avaient d'autres motifs pour être si joyeux, car le

lendemain devait être une fête pour tous; ne partageaient-ils pas tous le bonheur de leur maître?

Donc le lendemain, vers neuf heures, par un temps magnifique, deux calèches pleines de figures souriantes s'arrêtaient à la porte de la susdite maison, et plus d'un voisin se mit à sa fenêtre pour voir ce qui se passait.

De la première voiture descendit un homme déjà mûr, celui qui était hier si occupé dans la maison. Sa bonne figure ronde sourit toujours; et son habit bleuté, ses boutons de cuivre, son gilet de casimir et ses petites bottes à revers, tout à un air de gaieté, tout étincelle, resplendit. Il donne le bras à une dame élégamment mise, à la tournure distinguée, et dont toutes les manières annoncent la femme de quarante ans.

De la même voiture descendit un jeune homme à la figure pleine de distinction; il donnait la main à une belle jeune fille de dix-neuf ans, qu'il paraissait fier d'accompagner.

La seconde voiture s'avança alors, et un gros petit homme que nos lecteurs reconnaîtront à son abdomen réjouissant et à sa petite houppette qui danse et sautille sur le sommet de sa tête, parait sur le marchepied. Il pense peut-être que le bonheur lui a donné des ailes, et il va s'élançer; heureusement il réfléchit et descend gravement sur le trottoir; puis il se retourne, et, s'inclinant avec grâce, présente courtoisement sa main à la jeune fille qu'il accompagne. Heureux homme! avec quel bonheur il foule le sol et aspire l'air autour de lui! quelle légèreté dans sa démarche, quelle distinction dans la manière dont il salue! sa face rubiconde étincelle.

Derrière lui descend un beau jeune homme aux traits nobles et virils: sa chevelure noire, ses yeux larges et brillants font ressortir encore la pâleur de son visage. Il donne la main à une autre jeune fille près de laquelle il était assis; et un instant le vieux gentleman est près de la voiture.

—Sally, mon enfant, appuyez-vous sur mon bras; James ne doit pas se fatiguer.

—Oh! je ne m'appuie pas sur lui, voyez plutôt, mon oncle. Il ne veut pas en convenir, mais je l'aide à marcher, n'est-ce pas?"

Et l'heureuse enfant regarde le jeune homme, qui lui sourit doucement.

Lorsque le dernier couple fut entré dans la maison, le vieux gentleman qui, appuyé sur le manteau de la cheminée, paraissait regarder autour de lui avec bonheur.

Le jeune homme étendit la main, qu'on lui pressa cordialement. La jeune fille avait passé les bras autour du cou de l'excellent homme, et des larmes de joie s'échappaient de ses yeux.

—Monsieur Hunt, je ne sais comment vous exprimer les émotions qui remplissent mon cœur; votre bonté pour moi a été si grande, s'est manifestée de tant de façons, surtout dans le don de cette belle maison que vous avez disposée avec tant de soin et de goût....

—Pas un mot, James, pas un mot; vous serez de bons enfants pour moi, je ne crains rien de ce côté-là.

—Nous n'avons maintenant, mon cher monsieur, qu'un seul désir, c'est que votre bonheur soit complet, et pour cela, nous vous prions de consentir à venir demeurer avec nous. Sarah et moi prenons l'engagement de tout faire pour vous rendre heureux comme vous le méritez."

Il essuya les larmes qui roulaient dans ses yeux.

—C'était bien mon intention, mes enfants; ici je veux vivre et mourir. Mais tout ce qui est ici est à vous; vous et Sarah êtes les seuls maîtres de la maison. Dieu vous protège!"

La petite compagnie avait été témoin de cette scène de famille, et chacun admirait intérieurement une conduite si simple et si noble.

C'étaient les mêmes personnes qui la veille avaient assisté au mariage de James Edwards et de Sarah, sa bien-aimée. Le mariage avait eu lieu chez M. Geordie Hunt, et ils prenaient maintenant possession de leur nouvelle demeure.

C'étaient Mme Edwards et ses deux filles, Théodore Berry et M. Augustus Hunt: c'était enfin ce bon M. Tightbody.

Le deuil trop récent de M. et de Mme Upjohn, qui pleuraient toujours leur pauvre Gitty, n'avait pas permis de les inviter à cette fête. Théodore Berry et Mary Edwards avaient rempli les fonctions d'honneur, et il y avait toute raison de croire qu'avant peu leurs amis seraient invités à être témoins d'une nouvelle et aussi heureuse cérémonie.

Mme Edwards doit rester quelque temps avec l'heureux couple, puis elle retournera avec ses deux filles habiter le cottage que James a acheté pour elles.

Ce bon M. Tightbody est toujours aux petits soins pour l'heureuse famille; son embonpoint paraît décidé à s'arrêter enfin, et comme il rend avec une grâce charmante tous les services qu'on peut imaginer, Julia, la moqueuse Julia le regarde quelquefois sans rire, et commence à se souvenir avec reconnaissance des mille attentions de cet honnête homme. Quant à lui, il n'a pas encore exprimé la moindre prétention, il le croit, du moins; mais ses regards l'ont souvent trahi, et ceux de Julia ont déjà, sans aucune parole prononcée, encouragé son espérance.

LA CALOMNIE.

— Suite et Fin.

Cet acte était à peine accompli, qu'on eût dit qu'une joie virginale se répandait sur le céleste visage de Francesca.

La main vengeresse s'ouvrit, en s'abaissant doucement, et laissa libre celle de Rimbault. Alors ce furent de nouveaux cris au miracle; Rimbault se précipita la face contre terre, la foule se pressa pour se rapprocher davantage, et le cercle s'étant reformé, l'évêque entonna les dernières prières des morts. Pendant qu'il prononçait le *Requiescat in pace*, on entendit tout à coup, venant d'une des chapelles, comme un grand bruit d'armes qui tombaient sur le pavé. La foule s'étant portée de ce côté, trouva derrière l'autel un cavalier étendu par terre. On leva la visière de son casque; il était mort. Ce cavalier, c'était Manfred.

—On croit que lui aussi, ramené la veille dans sa patrie par la main de Dieu, avait passé la nuit dans l'église, et s'étant approché du cercueil au premier cri poussé par Rimbault. On croit qu'ayant reconnu celui-ci, et persuadé toujours que Francesca l'avait aimé, et qu'il était venu là pour pleurer sur elle, Manfred fut pourtant dominé par son amour plus encore que par sa colère, et qu'il se retira pour prier derrière l'autel d'où il avait entendu plus tard la terrible confession de Rimbault. C'est alors, pense-t-on, que devant l'évidence de sa propre erreur et de son injustice envers Francesca, et s'accusant de la mort de la pauvre jeune fille, son cœur éclata de douleur et se brisa pendant que l'évêque prononçait le dernier *Requiescat*. Il fut enterré non loin de son amante, dont la mère mourut dans le courant de l'année. Quant à Rimbault, les uns disent qu'il se fit moine, d'autres affirment que lui aussi se rendit en terre sainte, mais comme un pèlerin, pieds nus, et pratiquant d'austères pénitences. Il mourut saintement, disent-ils, dans un de ses pèlerinages, sur la route de Saint-Jacques de Compostelle."

Ainsi finit l'histoire du bon maître d'école; mais lui n'avait pas encore fini, parce qu'il voulait tirer la moralité de son récit. Il recommença donc à parler de la calomnie. "Elle est toujours punie, dit-il, dans ce monde et dans l'autre; et combien y en a-t-il qui, croyant vivre comme de petits saints et s'en aller droit au paradis, se réveillent en enfer, parce qu'il ont été des calomnieux? On a vu des malheureux, et non pas seulement de pauvres jeunes filles, mais des hommes forts et vaillants, mourir frappés

au cœur par une calomnie. C'est une grande folie et une grande faiblesse, direz-vous peut-être. Oui, sans doute; mais la folie de celui qui meurt excuse-t-elle le crime de celui qui tue? Maintenant, si je voulais faire l'application de mon histoire à votre vie de chaque jour, croyez-vous, par exemple, que lorsque causant avec monsieur le syndic, et lui parlant d'un de vos voisins, vous lui dites: "Ah! c'est un grand malheur; mais notre voisin, que vous connaissez, mène une vie d'impie; il est joueur, ivrogne, coureur de filles; comment cela finira-t-il?" Et que sais-je encore? Croyez-vous, dis-je, que ces discours n'auront pas de suites, et que les choses en resteront là? Non, mes amis, cela n'arrive jamais ainsi. Attendez un peu qu'un méchant bruit circule, qu'un scandale éclate, qu'un vol ou un meurtre soit commis, et voilà mon juge qui met la main sur votre voisin, et commence par le faire jeter en prison. Peut-être le malheureux sera-t-il condamné, car les meilleurs juges peuvent errer quand ils agissent sous le coup d'une opinion préconçue; mais en admettant même qu'il échappe à la justice et sorte de sa prison, croyez-vous que le mal soit réparé? Hélas! rentré au village, ruiné, perdu de réputation, repoussé par tout le monde, le malheureux, qui était un honnête homme lorsqu'il entrait en prison, devient un malfaiteur lorsqu'il en sort. Et la pauvre femme! et les enfants!..."

Mais il se faisait tard; la lumière de la lampe baissait, et comme les braves gens réunis dans la ferme prenaient moins d'intérêt à la moralité de l'histoire qu'à l'histoire elle-même, ils ne tardèrent pas à s'en aller. Le maître d'école et moi, nous primes à notre tour congé du propriétaire de la ferme, et nous nous séparâmes bientôt en nous souhaitant la bonne nuit.

LE JOUR DE NOËL.

Il y a quelques jours le *Globe*, de Toronto, faisait une peinture de mœurs canadiennes qui offre un grand intérêt pour les habitants de la province de Québec. En voici un extrait:

"Dans la province d'Ontario, on observe le jour de Noël comme une grande fête et le jour de l'An comme une fête ordinaire; dans la province de Québec c'est tout le contraire. La dans les campagnes, les paysans canadiens français suivent une belle coutume le jour de l'An au matin.

"On voit de bonne heure ce jour-là, des familles entières qui se dirigent, vers la chaumière où réside leur aïeul, et même, quelquefois un de leurs ancêtres plus éloignés, car ces honnêtes paysans aux mœurs frugales, vivent jusqu'à un âge fort avancé. Ils souhaitent la bonne année à tous ceux qu'ils rencontrent, et,

si quelqu'un est assez grossier pour ne pas leur répondre, ils se disent entre eux: "Ah! c'est un étranger qui ne connaît pas la politesse, et ils s'éloignent en haussant les épaules et en lui jetant un regard de dédain.

"Lorsqu'ils arrivent à la maison où réside leur grand père qui les attend, la grande mère, qui guette leur arrivée, est entourée de tous côtés par ceux qui viennent lui offrir leurs souhaits de la nouvelle année. Tout en causant sur un ton animé et joyeux, ils se rendent en présence du grand père et aussitôt le silence se fait. Alors les enfants et les arrière-petits-enfants s'approchent de lui et il les bénit en songeant peut-être à son grand père qui l'a béni lui aussi ce jour lorsqu'il était jeune.

"Si toutes les anciennes coutumes disparaissaient, celle-là seule suffirait pour expliquer l'attachement profonde que les Canadiens-français ont pour leur patrie. Les Canadiens français sont sincèrement attachés à leur pays et sont fiers des gloires de leur passé."

RÉMINISCENCES.

Un ami nous communique les extraits suivants de la chronique de la *Semaine des Familles* du 26 mars 1859:

Voici un trait d'excentricité aventureuse. Lord Dufferin avait suivi dans son yacht le voyage de circumnavigation que fit le prince Jérôme Napoléon. Par une fantaisie qui trouve son explication dans l'originalité britannique, il le quitta en route et se rendit, toujours en yacht, dans English Bay, et abordant une île où personne n'était descendu avant lui il laissa sur un tas de pierres élevé en tumulus une invitation à dîner pour le premier voyageur qui aborderait dans cet île après lui. En homme bien appris il avait eu soin d'insérer sur la carte l'indication de son château d'Irlande où il se proposait de recevoir son hôte, en lui laissant le choix du jour, mais en mentionnant l'heure, sur laquelle Sa Seigneurie est très stricte, car elle n'aime pas se déshonorer pour ses repas. Ces jours derniers, milord allait se mettre à table, lorsqu'un domestique vint lui annoncer qu'un étranger demande à être introduit auprès de lui. "Quel est son nom?—Torrell.—Et sa qualité?—Magister suédois.—Je n'ai pas l'honneur de le connaître et j'ai plus envie de me mettre à table que de me remettre à l'école.

Dites lui de repasser."
Le valet de chambre sort et revient "Milord, ce monsieur dit qu'il vient dîner avec Votre Seigneurie et qu'il a fait plus de cinq cents lieues pour cela. Il m'a chargé de remettre à milord ce vieux morceau de carton sale que j'ose à peine présenter à Votre Seigneurie sur ce plat."

Lord Dufferin jeta les yeux sur le carton.—"C'est bien différent, dit-il, c'est presque une lettre de change. John mettez un couvert, faites monter le meilleur Sherry et le meilleur vin de Champagne de ma cave, mais avant tout, faites entrer ce gentleman!"—Le Magister Torrell entra. "Monsieur lui dit lord Dufferin, je suis fort aise de vous voir. Vous arrivez un peu tard. Il y a un an que je vous attends tous les jours et un quart d'heure

que je ne vous attendais plus aujourd'hui, car il est sept heures un quart, et depuis un quart d'heure nous devrions être à table. Je vous demande grâce pour cette "turtle soup" qui est peut-être un peu refroidie. Asseyez-vous, s'il vous plaît, nous causerons au second service.—*Nouveau Monde.*

COINCIDENCES NUMÉRIQUES SUR LE NOMBRE TREIZE.

(Dix-septième siècle.)

Le mariage de Louis XIII, roi de France, avec la princesse Anne d'Autriche, trouva beaucoup d'obstacles, mais qui furent enfin levés en vertu des importantes considérations suivantes:

Le nom de Louis, ou d'après l'ancienne orthographe *Loys* de Bourbon, contenait treize lettres; il était dans la treizième année de son âge et le 13e roi de France du nom de Louis. La princesse Anne d'Autriche avait aussi treize lettres dans son nom; elle était comme lui âgée de treize ans, et il y avait treize princesses du même nom dans la maison d'Espagne. Bien plus, Louis et Anne étaient nés le même jour, le même mois et dans la même année. Enfin, il paraissait plus qu'évident qu'ils étaient nés l'un pour l'autre.

Il n'y avait anciennement rien de plus commun, que ces combinaisons puérides de circonstances.

LE FAT.

1. Le fat est un être qui s'aime trop lui-même pour pouvoir se faire aimer des autres.
2. Il y a des fats qui ne sont que ridicules, mais il en est aussi de dangereux.
3. Une femme a tout à perdre dans la société d'un fat, et rien à gagner.
4. On croirait que Dieu a permis le fat, pour la punition des coquettes.
5. L'homme qui, pour satisfaire sa vanité, se vante de ce qu'il n'a pas fait, et perd ainsi la réputation d'une femme, n'est pas un fat, mais un scélérat.
6. Le plus sot de tous les fats est celui qui se vante, non pas de ce qu'il a fait, mais de ce qu'il fera.

Ecoutez messieurs les bacheliers, et réfléchissez: Plus il y a d'hommes mariés dans un pays, moins il y a de crimes, a dit un célèbre auteur, vieux garçon lui-même. Le mariage rend l'homme vertueux et plus sage. Un homme qui n'est pas marié n'est que la moitié d'un être parfait; pour le compléter, il lui faut l'autre moitié. Il ne peut pas plus marcher droit qu'un bateau avec une rame, un oiseau avec une aile.

Réponse au Problème du No. 21.

Le boucher devra en acheter 88 à 50cts., 2 à \$3.00, et 10 à \$5.00.

L'homme prudent a quelque chose de l'épingle: sa tête l'empêche d'aller trop loin.

LE CHOIX D'UNE FEMME

I.

C'était un vieux et sombre manoir que le château de Morenne. Il datait de la fin du moyen-âge, qui élevait lourdement ses constructions avec des blocs de granit, les flanquait de contre-forts, les arc-boutait d'une façon puissante, et jetait cependant autour des fenêtres, sur des pendentifs et entre les colonnades des balcons, ces guipures de pierre qui sont encore aujourd'hui l'objet d'une juste admiration.

Morenne réunissait donc la force à la grâce. Seulement, les murs avaient bruni; la flamme d'un incendie avait noirci les deux tourelles de l'aile gauche, et le marteau de 93, plus lourd que celui de Thor, le forgeron divin des légendes norwégiennes, avait brisé les trèfles, les figures d'anges et les arabesques décompées à jour.

La porte gardait les traces de balles, à côté de ses massives têtes de clous et de ses belles serrures: l'écusson mutilé n'avait pas été réparé, et le château accusait dans son ensemble cette pauvreté fière de la vieille noblesse qui laboure son champ l'épée au côté, mais qui dédaigne les emplois que le gouvernement lui offre pour la rallier.

Derrière le château s'étendait un immense jardin, dont l'unique jardinier avait grand-peine à défendre les allées de l'envahissement du pourpier et des herbes folles. Quelques corbeilles de fleurs rompaient seuls l'uniformité des grandes pelouses; une rivière paisible coulant entre deux allées de peupliers, séparait le parterre d'un parc dans lequel la hache n'avait jamais fait retentir ses coups destructeurs.

L'intérieur du château de Morenne répondait parfaitement à l'idée que l'on pouvait s'en faire.

Le vestibule donnait entrée dans l'ancienne salle des gardes, haute et sombre, et qui conduisait à une salle à manger pouvant contenir trois cents personnes.

Le salon de réception n'en était séparé que par des colonnes soutenant des arches de pierre, lesquelles laissaient retomber de lourdes tapisseries à moitié déteintes, rongées par le temps, les rats et l'humidité.

L'autre moitié avait subi les changements indispensables. On avait séparé en deux les vastes salles, posé des parquets; seulement les fenêtres gardaient leur hauteur démesurée, et la cheminée aux énormes proportions

paraissait encore attendre l'arbre colossal que l'on jetait jadis sur ses lourds chenets.

Du vestibule on passait dans la salle à manger, tendue de cuir repoussé et gaufré d'or, garnie de meubles dont le style précéda celui de la Renaissance.

Un salon plus moderne renfermait des bergères et des canapés genre Louis XVI; il y avait un trumeau sur la cheminée, des pastels dans des cadres à guirlandes surmontées de grands nœuds, un tapis en harmonie avec les ramages des rideaux de soie.

Une chambre à coucher formait l'extrémité du bâtiment. Cette chambre avait une entrée dans la tourelle ronde éclairée par des fenêtres étroites, garnie de petits carreaux entourés de losanges de plomb. Une table ronde couverte de livres, quelques buste sur des piédestaux de marbre vert, une horloge dans sa gaine, façon Boule, tel était l'ameublement du *retiro* de madame de Morenne.

Au premier étage se trouvait l'appartement de son fils, Marcellin de Morenne. Des meubles antiques, de belles armes venues de tous les pays et datant de toutes les époques, composaient le seul luxe du jeune homme.

Marcellin vivait seul avec sa mère dans ce sombre château, peu distant du bourg, et situé à quinze lieues de Lyon.

C'était une vie forte triste que celle de Marcellin.

De voisins, il en comptait un petit nombre; d'amis, il n'en avait qu'un et qui habitait fort loin. Pendant les années qu'il avait passées dans un des établissements de Lyon, pour y apprendre ce qu'il est reconnu qu'un jeune homme doit savoir de latin et de grec, il s'était lié avec Maurice Charrière, un charmant et joyeux garçon, fantasque, rieur étourdi, qui, au lieu d'exercer sa mémoire à retenir les vers de Virgile et d'Horace, dessinait Tityre et Corydon à l'ombre des frênes, et reproduisait des églogues qu'il devait traduire.

Il s'ensuivit que Maurice resta un détestable écolier, mais qu'il ne manqua jamais de remporter les prix de dessin.

Marcellin, au contraire, étudiait en toute conscience, faisait régulièrement ses versions et ses thèmes, composait un discours latin qui ne manquait pas de bon sens, et pouvait être cité comme un élève modèle.

D'un naturel paisible et doux, il faisait l'opposition la plus grande avec Maurice. Si Marcellin avait un moment de liberté, il en profitait pour se promener sous les tilleuls du jardin, en lisant ou en s'entretenant avec ses professeurs.

Maurice, lui, organisait les parties de barres et les guerres aux boules de neige; il écrivait des comédies pour les fêtes et des compliments pour les anniversaires. La caricature de ses condisciples illustrait ses dictionnaires. S'il savait par hasard une leçon, c'est qu'il l'avait lue par fantaisie.

Criblé de pensums, mal noté, mais aimé de tout le monde, il chérissait Marcellin, et se portait en toute occasion, près de ses camarades, son avocat et son défenseur.

La sympathie des deux enfants grandit avec l'âge.

Lorsque devenus jeunes gens ils abandonnerent le pensionnat, ils se quittèrent en pleurant.

La séparation devait être longue; les rapprochements, rares et difficiles, car la famille de Maurice ne voulant pas contrarier sa vocation artistique, se décida à quitter Lyon pour aller se fixer à Paris.

Marcellin, en rentrant au château de Morenne, ne devait donc y trouver que sa mère.

Madame de Morenne avait cinquante ans, une beauté grave et imposante, un caractère sérieux sans austérité. Elle avait su gagner et conserver la confiance de son fils. Il ne l'aimait pas seulement comme on aime une mère qui nous a nourri et élevé; il vénérait sa haute intelligence et sa rare vertu; il admirait sa grâce souriante, il reconnaissait la suprématie de sa raison, et se courbait sans murmure sous le joug facile qu'elle lui imposait.

Il acheva auprès d'elle cette seconde éducation de l'homme, si délicate et si difficile. Tout ce qui existe de fin, de pur, de charmant dans l'âme d'une femme et d'une mère, s'épancha dans son cœur. Elle retrouva pour ce fils aimé, la dernière des affections de sa vie, des éclairs de seconde jeunesse et le secret de dévouements nouveaux.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa